

# Les bras des pommiers

Par Valérie Fontaine

Entre le verger et le terrain de ma maison, il y a une rivière. Une rivière que je franchis d'un seul pas, avec mes bottes d'eau fleuries. Je suis une géante.

Le courant est calme, dans la rivière. Presque absent. En fait, l'eau a été bue par la vase. C'est une rivière de crème glacée au chocolat pleine de petites pépites rocailleuses. Du liquide ressort seulement quand je marche dessus ou quand je presse la boue très fort entre mes paumes qui deviennent toutes noires et collantes. Dans ce temps-là, l'eau brune coule sur mes mains et s'enfuit très vite pour mouiller l'intérieur des manches de mon chandail. C'est froid.

L'été, l'eau dans les manches, ça rafraîchit.

L'automne, ça gèle !

La boue, je l'utilise pour tracer des marques de guerrières sur mes joues. J'en façonne aussi des petits bols. Je suis pas mal certaine que ma boue, c'est de l'argile. C'est parfait pour modeler un nouvel ensemble de vaisselle pour mes parents. Malheureusement, mes bols sont toujours décevants. Ils brisent en quelques craquements, nous ne pourrions rien mettre dedans... J'ai tenté d'en faire des assiettes... dans lesquelles je ne pourrais mettre que quelques miettes.

Je laisse mes créations durcir au soleil. On ne sait jamais. Peut-être qu'il réussira à créer des merveilles.

Je passe beaucoup de temps sur le bord de ma rivière. Je me trouve une longue branche fine et je la plonge dans un petit coin où il reste encore de l'eau, entre les grands brins secs de foin que j'appelle des quenouilles. De vraies quenouilles, il n'y en a pas près de chez moi. J'en invente, c'est plus simple.

J'attends qu'un poisson chatouille le bout de ma branche. Je n'ai pas l'intention de le pêcher, j'ai juste envie de m'amuser. Peut-être qu'il deviendra mon ami, s'il revient souvent.

J'attends longtemps.

Je ne vois aucun poisson. Dommage.

J'enfouis le bout de la tige très creux dans la boue. Je l'incline ensuite pour la ressortir tout en emportant avec elle ce qu'elle rencontre sur son passage.

Wow ! Elle ressort enrubannée de foin mouillé, d'herbes gluantes, de boue. Je fais attention pour remonter lentement, pour ne pas décrocher les décorations du moment.

Quelle capture ! Ça pendouille, ça coule, c'est lourd.

J'ai pêché bien mieux qu'un poisson : j'ai trouvé un monstre dégoûtant !

Wow ! Beurk !

Il ne vit pas longtemps, le monstre. Plus j'élève ma branche, plus le sol le rappelle. Elle plie sous son poids. Il retourne dans ma rivière et s'y cache rapidement. Je ne remarque plus aucune trace de son passage. La boue a ravalé mon monstre et a refermé le trou qu'avait percé ma branche.

Bloup!

Je recommence. J'ai bien envie de voir naître un nouvel ami. Le voici : grand comme moi, avec de longs poils qui pendent et chatouillent mes bottes, même si je lève la branche très haut !

Je réussis quelques fois. Un tout petit, quelques brins, que je surnomme « Coquin ». Un second, avec une galette de boue sur le crâne et une robe abîmée. Chaque fois, il retourne à la rivière pour laisser la place au suivant qui prendra vie sur ma branche.

J'en crée un troisième, tellement lourd... qu'il fait casser ma canne à pêche !

Sans colonne vertébrale, les monstres ne vivent plus.

Je jette un oeil autour. Je m'ennuie déjà de ma branche parfaite. Je dois attendre qu'il en pousse une autre ou qu'il y en ait une qui tombe d'un pommier. Je ne prends pas celles

des arbres même si elles semblent taillées pour la pêche aux monstres. Je ne veux pas leur faire mal.

Certains pommiers ont enjambé ma rivière pour venir s'établir tous près des murs de ma chambre. Je décide d'y grimper. Mes bottes claquent et glissent sur les branches tordues. L'escalade, c'est loin d'être leur spécialité. Les doigts tout ridés de mon arbre s'échappent vers le ciel, portant comme mille bijoux, des pommes bien rouges et juteuses.

Ma mère dit toujours que je peux manger autant de fruits que mon ventre peut en contenir. Seule condition : interdit de gaspiller.

Adossée contre le tronc, à califourchon sur une branche, j'observe les voitures qui défilent devant ma maison. Habituellement, on entend que le vent et les oiseaux, ici. Mais, l'automne, notre village accueille des tonnes de visiteurs qui rient et qui jacassent. C'est ça qui arrive, quand on habite le pays des pommes. Le temps d'une saison, la rue principale connaît ses plus grands embouteillages. Les véhicules avancent à pas de tortue, mais personne ne klaxonne. Les gens prennent un moment pour regarder la montagne, sentir l'odeur de tartes aux pommes du petit kiosque des Tremblay, faire briller la pelure d'un fruit fraîchement cueilli ou se faire dorer le nez. Une pomme serrée entre mes dents, je salue à deux mains la foule, du haut de mon perchoir. Je suis la reine du pays !

L'an dernier, j'ai goûté à la plus grosse tarte aux pommes du monde. Il y avait une foule encore plus immense qu'aujourd'hui. Tout le monde voulait être témoin de ce record fracassé. C'est 2700 kilos de pommes qui ont servi à remplir la pâte de cette tarte grande comme deux piscines.

Ça doit être drôle de se baigner dans une tarte !

Nous sommes peu nombreux, dans mon petit village où tout le monde se connaît, cachés à l'abri d'une montagne que les autochtones auraient nommée, en abénaquis : Wigwômedenek, qui veut dire « montagne en forme de maison ».

Elle porte bien son nom. L'escalader jusqu'à la croix, posée sur son sommet, me fait sentir grande et petite à la fois. Et partout autour, je sais que c'est chez moi.

Mon petit village me montre souvent qu'on peut faire de grandes choses, même quand on est petit :

Enjamber une rivière de boue

Grimper dans les arbres

Manger huit pommes par jour

Fabriquer une tarte géante

Accueillir des gens dans les bras de nos pommiers